pouvoir faire admettre dans le monde français des locutions qui ne sont comprises que chez lui.

Peut-être Philalèthe a-t-il basé sa remarque sur le fait qu'on dit parfois, au figuré et avec un sens dépréciatif : je l'embarquai en voiture, *i.e.* je l'y mis comme on mettrait un ballot de marchandises dans barque. Cette expression en rappelle une autre bien connue : qu'allait-il faire dans cette galère ? Dans l'un et l'autre cas, il y a figure de rhétorique, tandis que dans ce pays les mots susmentionnés sont employés au sens propre pour monter, descendre, etc., ce qui est bien différent.

Quant à l'anglicisme : bon pour, je ne sais trop comment convaincre mon adversaire. Une idée me vient. Il existe un excellent dictionnaire des fautes canadiennes contre la langue française qui, bien qu'incomplet, surtout en ce qui est des tournures empruntées à l'anglais, peut avoir noté celle que je me suis permis de signaler dans mon livre. Je l'ouvre et trouve immédiatement : " L'expression *être bon pour* ne peut s'employer dans le sens qu'on lui donne ici. " Ce qui montre, encore une fois, que lorsqu'il est question de style, un homme qui s'est toujours trouvé exposé au danger des anglicismes devrait hésiter avant de s'en prendre à quelqu'un qui a reçu son instruction en France, où ces fautes sont inconnues. En attendant, la critique inconsidérée de Philalèthe restera sans correction dans les " Cloches. "

Tout en admettant, à l'encontre du critique du " Nationaliste, " que mon long séjour au Canada (37 ans) m'a donné une mentalité canadienne plutôt que française, remarque dont je le remercie, Philalèthe déplore ces quelques petites notes de mon livre, dont l'unique but est d'expliquer au public français certaines de ces locutions que celui-ci ne comprendrait pas. En l'écrivant, j'avais présent à l'esprit le nombre relativement restreint d'acheteurs de livres français en ce pays. D'où les notes incriminées (que, malgré ma naïveté, je savais bien devoir froisser la susceptibilité de quelques-uns), dans lesquelles même mon censeur montréalais ne voit pas l'ombre d'un blâme ou d'un reproche.

Le passage suivant de l'auteur parisien dont j'ai déjà parlé me montre que d'autres ont pensé à présenter mon humble ouvrage aux lecteurs français : " Je souhaite ardemment que votre ouvrage soit lu en France. Je l'annoncerai dans le prochain numéro de—. On y reviendra plus tard, quand la tempête qui sévit aura fait place aux jours ensoleillés de l'accalmie. "

En terminant cette trop longue défense, je ne puis m'empêcher